

Comédie urbaine brillante ou terne comme la banlieue ?

Mia Mossot

Film : *Baise-en-ville*

On n'est pas sérieux quand on a 17 ans. Certes, mais qu'en est-il lorsqu'on en a 25 et que chaque jour, pendant des heures, les paysages moroses de Chelles défilent à travers la vitre du bus.

Corentin Perrier, alias Sprite, a donc 25 ans. Il n'a pas de job, donc pas d'argent ; pas de permis car pas d'argent ; et pas de job car pas de permis. Un paradoxe infernal dont il n'arrive pas à sortir.

Si vous cherchez à vous détendre en allant voir le film en salle, n'y allez pas. Le personnage de Corentin, interprété par Martin Jauvat, est tellement mou et passif face à sa propre vie qu'il nous appellera à coup sûr notre enfant, notre frère ou notre sœur, ou bien nous-mêmes au même âge, et nous agacera instantanément.

Sprite est un enfant bloqué dans un corps d'adulte. Il est retourné vivre chez ses parents, qui désespèrent à son sujet. Mais un jour, un drame surgit : Corentin est privé par sa mère du bouchon de sa baignoire. Cette punition inhumaine et cruelle va profondément bouleverser Sprite et va alors le pousser à reprendre sa vie en main.

Corentin est décidé : il va repasser le permis pour reconquérir son droit fondamental au bouchon de baignoire. Il rencontre alors Marie-Charlotte, sa monitrice d'auto-école. La quinquagénaire, bloquée dans les années 2000, va, tout au long du film, être d'une vulgarité et d'une gêne inouïes.

Son personnage, interprété par Emmanuelle Bercot, tant hilarant que malaisant, va pousser, ou parfois même contraindre, Sprite à dépasser ses angoisses et à avancer. Grâce au soutien presque infaillible de Marie-Charlotte et de nombreux autres personnages hauts en couleur, représentés dans le film par un casting hors pair, Corentin va alors prendre peu à peu confiance en lui et s'affirmer.

Cette comédie douce et à la fois percutante de Martin Jauvat dépeint une banlieue pavillonnaire comme jamais auparavant elle n'a été présentée. La prédominance de rose dans le film donne une vision presque enfantine et légère d'un environnement où de personnages aux antipodes de ces couleurs.

Baise-en-ville manie un subtil équilibre entre humour et galères, montrant une jeunesse perdue qui se retrouve peu à peu. Avec ce film, le jeune réalisateur offre au public non seulement des rires, mais aussi une réflexion sur la difficulté de grandir et de s'affirmer dans un monde où les obstacles du quotidien peuvent sembler insurmontables.

Validé S3 : on valide ou on valide pas ?

Manon Kogey

Série : Validé, saison 3

Cette troisième saison retrace l'histoire de Zak et Sal, un duo de rappeurs en pleine ascension, venant d'être signé pour un label : Cependant, alors que des figures de leur passé ressurgissent, un des membres du duo s'éloigne progressivement pour des raisons obscures... Entre rivalité(s) naissante et applât du gain ; comment ces deux amis d'enfance vont réussir à s'en sortir et garder les liens qu'ils avaient auparavant ?

La nouvelle saison de *Validé* reprend le thème des saisons précédentes, à savoir : comment les rappeurs se font rattraper par le monde des voyous. Cependant, ce qui la rend originale. En effet, Franck Gastambide (le réalisateur) et les scénaristes ont réussi à franchir des limites - presque dangereuses - en montrant "la voyoucratie" présente dans le sphère du rap. La série montre une image plus réaliste des rappeurs et donne un aperçu des coulisses de l'industrie.

En revanche, malgré une originalité intéressante, la saison 3 de *Validé* possède de nombreuses imperfections : d'une part, la réalisation est très classique... Les plans n'ont rien de spécial et la façon dont les plans sont filmés auraient peut-être requis quelque chose de plus singulier. Les jeux de lumière et de couleur auraient pu être bien plus exploités. En effet, certains effets pourraient rajouter du caractère à des personnages (comme les rendre plus menaçants).

D'autre part, certains personnage sont "sacrifiés" pour l'intrigue de l'histoire, comme le personnage de Naja, interprété par Alicia Hava. Les femmes sont très peu présentes dans cette série et sont mises au second plan ; ce qui est dommage. A contrario, d'autres personnages sont trop mis en avant alors que ce n'est pas nécessaire (notamment William interprété par Saïdou Camara).

Validé est une série intéressante malgré ses défauts. En fin de compte, elle trouve principalement son public chez les férus du rap français.

***Furcy, né libre* : un combat pour l'égalité inoubliable.**

Eva Lausseur

Film : Furcy, né libre

Il existe des films qui racontent une histoire et d'autres qui réveillent l'histoire qu'on avait pourtant essayé d'oublier. *Furcy, né libre*, appartient à cette deuxième catégorie. Il ne se contente pas de montrer le passé, mais le fait revenir, intact, dans le présent. En 1817, sur l'île de la Réunion, Furcy, esclave depuis sa naissance, découvre, après la mort de sa mère, des documents prouvant qu'il aurait dû être libre. Avec l'aide d'un procureur qui est en faveur de l'abolition de l'esclavage, il entame alors une longue bataille judiciaire pour faire reconnaître ses droits. Le film, inspiré d'une histoire vraie, est librement adapté du livre *L'affaire de l'esclave Furcy* de Mohammed Aïssaoui.

Ce qui m'a marquée dans *Furcy, né libre*, c'est la façon dont le film utilise les lieux. Pas seulement comme décors, mais comme de véritables témoins silencieux de l'histoire. On n'y pense pas forcément, car tout semble très simple visuellement, mais c'est justement ce qui rend cet aspect si intéressant. Les lieux ne parlent pas, mais ils se souviennent. Les salles de tribunal, par exemple, ne sont et n'ont jamais été neutres. On sent qu'elles portent des décisions déjà prises, des injustices déjà répétées, ou encore des destins déjà écrasés. Comme si les murs eux-mêmes savaient ce qui va se jouer : ils observent, ils gardent tout. Même les maisons, les rues et les couloirs ont quelque chose de particulier. On sent que ce ne sont pas juste des décors : ce sont des endroits où les rôles sont déjà décidés, où chacun connaît sa place, même quand elle est injuste. Rien n'y est spectaculaire, mais tout y est lourd de sens. Ces lieux racontent ce que les personnages n'osent pas dire à haute voix : que l'ordre est déjà écrit, que la violence existe même quand elle reste silencieuse, et que certaines vies sont enfermées dans un monde qui n'a jamais été écrit pour elles. Et *Furcy* traverse ces endroits comme on traverse un puzzle. À chaque changement de pièce, de rue, de tribunal, on voit à quel point le monde autour de lui résiste. Cela montre que l'histoire n'a pas changé d'elle-même : il a fallu la bousculer. C'est ce point précis qui m'a touchée. Le film montre que les lieux peuvent être complices, oppressants, révélateurs, mais surtout qu'ils finissent par être traversés. Et dans ce récit, voir un personnage avancer malgré les lieux qui l'enferment donne à *Furcy, né libre* une vraie force discrète. Il rend le passé inoubliable, le futur incertain et le film particulièrement réussi.

The autopsy of Jane Doe

Lucas Grossi

Film : ***The autopsy of Jane Doe***

Avec *The Autopsy of Jane Doe*, le réalisateur norvégien André Øvredal plonge le spectateur dans une atmosphère horifique et suffocante. Le film se démarque par un concept simple mais terriblement efficace : faire naître la terreur dans un seul et même lieu, autour d'un seul et même corps et d'un mystère qui s'accentue chaque minute. Un père et son fils, joués par Emile Hirsch et Brian Cox, médecins légistes, reçoivent le cadavre non identifié d'une jeune femme qui s'avère être Jane Doe, retrouvée sur une scène de crime inexplicable. Leur autopsie, qui aurait dû être routinière, révèle des anomalies inquiétantes. Ce qu'ils découvrent couche après couche transforme progressivement leur salle d'examen en théâtre d'horreur psychologique et surnaturel. La mise en scène est particulièrement réussie parce qu'elle transforme un lieu banal et froid (une morgue) en un espace terrifiant sans jamais tomber dans l'excès ou les clichés. Le réalisateur utilise intelligemment le huis-clos pour créer une tension constante : chaque mouvement de caméra est précis, chaque silence est pesant et chaque détail du corps devient un indice qui fait monter l'angoisse. André Øvredal joue sur le contraste entre la routine clinique de l'autopsie et les événements de plus en plus inexplicables, ce qui donne à ce film une ambiance unique et dérangeante, presque étouffante. Ce contrôle du cadrage, du rythme et du son rend le spectateur prisonnier de l'espace, comme les personnages, c'est pourquoi la mise en scène est si efficace et si impressionnante. La musique de Danny Bensi et Saunder Jurriaans agit davantage comme une menace sourde, une mélodie qu'on retient. Cordes crissantes et quasi-silences transforment la morgue et renforcent l'angoisse, où chaque souffle semble venir du corps de Doe lui-même... De plus, le détournement de la chanson rétro Open Your Heart, écrite par Stuart Hamblen en 1954, ajoute un malaise ironique mémorable ainsi qu'une touche d'humour, qui imprègnent longtemps le spectateur après le générique.